

LEOPARDI RÉÉDITÉ

# Une pensée décapante

Les éditions Allia rééditent «Zibaldone», immense recueil de pensées de Giacomo Leopardi, qui porte sur l'homme et la société un regard pénétrant, sans complaisance. Très actuel.

Par Georges Piroué

Grâce en particulier à un remarquable article de Sainte-Beuve, la France romantique a su célébrer un grand poète en la personne de Leopardi. Puis on l'a quasi oublié et l'on a négligé surtout, dans notre XXe siècle, d'exporter ses écrits en prose non sans quelque raison de n'y pas aller voir, car ils consistent en un immense «journal» intitulé *Zibaldone* approximativement traduisible par des mots fouillis, fourre-tout ou plus noblement mélanges.

Or les éditions Allia viennent d'entreprendre la publication de ce corpus que seule l'Unesco jusqu'ici avait fait connaître en partie. Elles ont amorcé l'opération en éditant les *Pensées* et les *Petites Œuvres morales* de l'écrivain. Elles persévèrent aujourd'hui dans cette tâche en nous présentant tout ce que le *Zibaldone* contient d'études et de notes historico-politiques. Audacieuse initiative et laborieuse lecture, mais combien récompensée, pour celui qui s'y risque. Le volume a pour titre - avertissement aux optimistes! - *Le massacre des illusions*, terme emprunté au *Discours sur l'état présent des coutumes des Italiens* de ce même Leopardi, à paraître sous peu.

Leopardi (1798-1837) de par sa date de naissance et son origine aristocratique appartient à ce début du XIXe siècle qui tire encore sa forme et son caractère du siècle précédent, tout comme Napoléon ou Stendhal, comme peut-être aussi cet autre méconnu, son compatriote Alfieri. C'est un redoutable logicien qui ne cesse d'argumenter de la manière la plus sévère pour nous ouvrir le chemin de la vérité - de sa vérité. Philologue érudit familier des Anciens, il nous rappelle le légiste Montesquieu et le pré-jacobin Rousseau, mais sans pour autant adopter une quelconque attitude politique empruntée à la Grèce ou à Rome, ou plus près de nous à la Révolution française. Son but est d'analyser au plus près comment réellement les choses se passent dans les sociétés humaines sans se bercer de mots ou d'idées : il n'a confiance que dans sa lucidité appliquée aux choses du gouvernement et c'est en quoi plus qu'à quiconque il ressemblerait à Machiavel, mais un Machiavel moins cynique que désespérément vulnérable au malheur des autres tout au cours de l'histoire.

## La civilisation nous pervertit

Ce politique au-dessus de la mêlée ou plutôt qui se tient en réserve, pur observateur exigeant, ne se veut au service d'aucune idéologie. Il n'entrevoit aucune amélioration à nos conditions

d'existence privées et publiques. S'il sait parfaitement établir le partage entre ce qui est bon et ce qui est mauvais, il n'annonce jamais la victoire du bien, il ne nous en donne pas les moyens. Et c'est cela sans doute aussi, cette absence de direction salvatrice, qui rend la lecture de ses écrits pénible et déconcertante en même temps, d'ailleurs, que roborative. D'une part, Leopardi garde les yeux tournés vers un état primitif des tribus ou des cités sans s'abandonner au rêve de le ressusciter. D'autre part, il constate combien la civilisation à force de nous cultiver nous pervertit. Certes il semble pencher du côté de la nature, il écrit que «la faculté d'agir ne relève que de non de la raison», se contredisant lui-même par besoin de se dépenser, alors qu'il s'en devine incapable, si bien qu'il tire de cette inclination l'unique conviction que l'homme ne peut vivre que socialisé et que, ce faisant, il n'atteint pas au bien-être mais augmente son mal-être jusqu'à l'insupportable.

Tel fut le fruit de sa pensée assurément trop rigide et portée à s'exercer dans l'abstrait. Mais le moment est peut-être venu de dévoiler l'autre visage, celui-ci «romantique», du poète. Non point en invoquant sa poésie elle-même, pourtant significative, mais en rappelant deux choses. D'abord les circonstances historiques qui ont entouré la vie de l'écrivain, à savoir l'absorption des énergies de la Révolution par le despote Napoléon et la chute de ce despote lui-même qui aura entraîné la déconfiture du rationalisme optimiste des Lumières. Aux yeux de Leopardi, l'Italie offre un champ de ruines politiques; le Sud sous la patte des Bourbons, le Nord sous celle de l'Autriche, au centre le pouvoir temporel rétabli du pape. Époque curieuse, Stendhal à cette époque venait jouir de sa liberté dans cette même Italie alors qu'en France il se trouvait aussi brimé que notre philosophe solitaire, car né dans la bourgade écartée de Recanati (dans les Marches) - c'est notre seconde remarque -, Leopardi y a bien mené une vie à l'écart de tout dont la monotonie, l'absence d'horizon ont pesé sur lui. «Les hommes sensibles et imaginatifs, se plaint-il, d'âme mobile, impressionnable, en un mot plus vive que les autres, sont de complexion faible et délicate». Sa poésie l'a prouvé.

## Digne d'un Pascal privé de salut

Sous ses démonstrations irréfutables quelque chose bouge perpétuellement qui sera le regret de la condition animale ou barbare, le

l'action, la lamentation sur la condition humaine destinée incompréhensiblement à dégénérer à mesure que sa socialisation augmentera. Mais cette désolation, loin d'être rhétorique et fumeuse comme trop souvent chez les romantiques, est ici lucide, pénétrante, inventive, digne plutôt des grands moralistes du XVIIe, en particulier de Pascal, un Pascal privé de salut. Elle écarte les mirages, elle dénonce les impostures, elle est le fruit d'une intense vie intérieure. Citons au hasard : «La pure raison, en dissipant les illusions, introduit l'égoïsme». «Bien que la politique demande peut-être plus de profondeur que la morale, sa surface offre un champ plus vaste aux intelligences vul-



LEOPARDI - Observateur exigeant, il ne se veut au service d'aucune idéologie

gaires». «Ce n'est pas le gouvernement de chacun par tous, mais de tous par un seul ou par une poignée de particuliers, le gouvernement, si j'ose dire, du public par le privé».

Chacun reçoit son paquet - il s'en réserve quelques-uns à lui-même - avec le droit naturellement de protester ou de ne pas s'avouer concerné : l'hypocrisie se glisse partout.

C'est que Leopardi s'est retiré, comme Montaigne, dans sa «librairie». Il n'est affilié à aucun parti, n'est soucieux d'aucun résultat. Il ne ménage personne ni ne se veut ménagé. Ses compatriotes l'ont bien vu - «je ne suis pas sûr qu'ils existent», écrit-il - et sa triste destinée l'a montré. Tout est mis à plat, repensé et percé à jour. L'essayiste examine le corps social comme le médecin le corps physique. Attitude très nécessaire, selon les propos récents de l'historien-philosophe Jean-Pierre Vernant dans une interview du *Monde*, car tout est à revoir, constitution, organisation, mémoire historique, passions et climats, caractères des nations dans une époque comme la nôtre qui a vu s'effondrer tant d'espérances dogmatiques et se fermer l'avenir de progrès qu'on nous a seriné aux oreilles du berceau au tombeau.